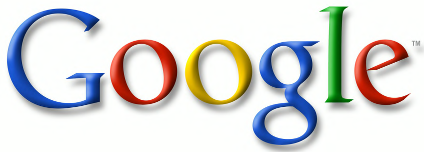
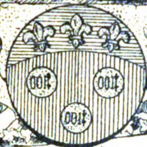




…ret. Le Pape de Mortagne · 1897



Scènes Percheronnes

LE

PAPE DE MORTAGNE



DEUXIÈME ÉDITION

IMPRIMERIE-LIBRAIRIE DE N.-D. DE MONTLIGEON

LE PAPE DE MORTAGNE

BIBLIOTHÈQUE PERCHERONNE & NORMANDE

LE PAPE DE MORTAGNE OU SCÈNE DE MŒURS PERCHERONNES

Par l'Abbé L.-J. FRET
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DES « ANTIQUAIRES DE NORMANDIE »

REVUE ET ANNOTÉE

Par l'Abbé A.-P. GAULIER
MEMBRE DE LA « SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DE L'ORNE »
DE LA SOCIÉTÉ DES « ANTIQUAIRES DE NORMANDIE », ETC.

DEUXIÈME ÉDITION

LA CHAPELLE-MONTLIGEON
IMPRIMERIE-LIBRAIRIE DE N.-D. DE MONTLIGEON

1897

LE PAPE DE MORTAGNE

OU

L'Aveugle qui voit plus clair que tout le monde (1)

(FOND HISTORIQUE)

C'était le jeudi 18 juin 1840. Quelques braves gens du canton de Bazoches-sur-Hoëne cheminaient paisiblement sur la route d'Alençon à Mortagne; la journée était peu avancée, car il n'était tout au plus que sept heures du matin. Trois hommes et quatre femmes composaient la petite escorte. Après avoir, comme on dit, parlé de la

(1) Cette scène historique, relative à la *Petite Église*, qui exista dans le Perche depuis le concordat (15 juillet 1801) jusqu'en 1892, époque où ses derniers partisans dans l'arrondissement de Mortagne et le diocèse de Séez, moururent ou rentrèrent dans le sein de l'Église catholique; cette scène, dis-je, a été publiée par l'abbé Fret dans *le Diseur de Vérités* pour l'an de grâce 1841.

pluie et du biau temps, des souffrances du pauvre peuple qui, à défaut d'ouvrage, ne peut plus gagner sa pauvre vie, surtout au prix où est le pain, principalement les *criaitures* qui, au lieu de quatre francs à cent sous la semaine, qu'elles gagnaient les autres fois, n'ont pus que douze à quinze sous pour leux *pezets* de lin.

— Qué q'vous v'lez, m's amis, dit un brave homme à veste brune, culotte à genoux de même et un chapiau de basse forme à la bonhommière, j'n'avons que ce que j'méritons; *dèdpis* qu'on n'sert pus l'bon Dieu, y nous rend la monnaie d'nos pièces, et si il était aussi vengeux comme le monde, y nous ferait core ben pire.

— Ça c'est ben la vérité, reprend un autre pèlerin, nommé le père G..., regardez un jou comme annuit, qu'est la fête du bon Dieu; eh ben! on a aboli c'te belle fête-là; c'est-t'y pas abominable ça? Voyons! aussi, ded'puis

tout ça, j'n'avons pus que du rude temps. On a biau nous dire que je sommes pus heureux que l's autes fois, que j'sommes libres ; ça n'est fourchine pas vrai : ïou qu'est donc notre bonheu? j'sommes libres, libres d'quoi ! de querver de faim, si j'n'avons point de bien ; pis c'est tout. On nous promet toujours pus de beurre que de pain, et on nous donne de la misère tout not' saoul ; pourquoi ? Parce que les gas qui nous promettant ça, n'pouvant rin faire sans li ; moi, je voudrais qu'on remît la fête du bon Dieu, le jeudi comme les aut' fois, et je crais que j'en serions mieux. Vous riez, vous, maîtresse Barbe ; est-ce que vous ne pensez pas comme moi?

— Pardé ! si, j'y pense ben, mais fallait faire comme nous ; j'n'avons pas comme ça laissé détruire nos fêtes, nous ; car j'les avons core toutes comme avant la révolution ; j'espère ben aller annuit à la grand'messe, à la procession, à vêpres et au salut itout.

— Ouin ! vous badinez ; est-ce que vous n'êtes pas de la commune de Courgeoust est-ce que vos curés faisant la procession ?

— J'sais ben de la paroisse, mais je ne m'occupe guère de ce que le curé fait ; je vas jamais du côté, ça n'est pas là ma niche.

— Quiens ! ça me paraît ben drôle ; moi, je vous crayas réligionnaire.

— J'aime ben ma religion itout, mais je ne veux point d'leux religion comme y l'ont arrangée.

— Arrangée ? mais j'sais pus vieux qu'vous et je ne vois point de changement ; nos curés disant et font la même chose que les autres fois ; vous avez donc la berlue !

— Ah que non, que j'nai pas la berlue ! j'y vois pus clair qu'vous, mon père G..., et c'est parce que j'y vois clair que je ne m'arrange point de ça ; j'veux la religion d'noute seigneu, moi.

— Est-ce que la religion qu'enseigne voute curé n'est pas la religion catholique ; c'est pourtant un curé de Séez comme les autres, et s'y v'lait changer la religion d'nos ancêtres, not' seigneur l'évêque n'souffrirait pas ça ; y vous l'érait bientôt mis à son lien.

— Voute seigneur l'évêque n'vaut pas mieux que ses curés ; je ne veux point de sa religion itout, tenez, pas pus que de celle de voute pape.

— Ah çà ! mais, bonne femme, je ne vous connais pus ; vous avez donc reçu un coup de solai sus la tête ? Y n'est pourtant core guère haut ; vous êtes folle ou vous êtes huguenote ; c'est donc au bois Yaume que vous allez à la messe et à la procession ? (Il y avait anciennement des huguenots dans ce château, et depuis cette époque, on dit dans le pays, en parlant d'un impie, qu'il va à la messe au bois Guillaume, parce que les Calvinistes n'ont pas de messe).

— Je ne sais, gueu merci, ni l'une ni l'autre ; j'sais ben ce que je fais ; les huguenots n'allant point à la messe, et moi, j'vas y aller annuit et à un bel office encore.

— C'est ben ce qui me fait dire que vous avez la boule fêlée ; vous n'v'lez ni pape, ni évêques, ni prêtres ; qui donc qui va vous dire des messes comme ça ; c'est-ti l'grand turc ?

— J'n'avons qu'faire de li pour ça ; j'avons queuqu'un pour la dire et qui en est ben dans le cas ; v'là près de cinquante ans qu'il la dit ; c'est un prêtre et un bon prêtre c'ti-là.

— Mais c'est toujours un prêtre fait à Séez, et si vous n'v'lez point d'noute seigneur l'évêque, comment v'lez-vous donc de ses prêtres ?

— C'est fait à Séez, mais avant la révolution ; j'n'en voulons point de-d'puis.

— Mais voute curé est d'avant la révolution itout, et vous n'en v'lez point.

— Oui, parce qu'il a prêté serment.

— Ça n'est fourchine pas vrai ; j'en sais ben sûr, il a émigré.

— J'savons ça, mais y l'a prêté de-d'puis à Bonaparte, après son concordat.

— Qui que ça fait ça? n'y avait pas de mal à ça ; l'empereu n'démandait rin de contraire à la foi ; c'est-ti pas li qui a rétabli la religion et rouvai les églises ; on a core été ben heureux de le trouver ; puis il était d'accord avec noute saint père le pape et les évêques ; est-ce qui ne savaient pas ben ce qui fallait faire, puisqui sont chergés de gouverner toute l'Église.

— Ah oui ! mais les évêques n'étaient pas tertous d'acco !

— Qui que ça fait ; y en avait toujours les trois quarts avec le pape, et c'était ben suffisant ; encore tous les autres sont-y pas revenus avec eux peu de temps après.

— C'est égal ; nous autres, je ne pen-

sons pas comme ça ; je n'connaissons pus de pape ded'puis Pie VI.

— Tenez, ma mère Barbe, je ne me trompais pas, vous êtes raide folle ; et, au lieu d'aller à la messe, je crois ben q'vos gens vous menant, chez M. Philippe ou chez M. Saint-Lambai ou chez les messieurs Biaumont pour qui vous remettaint la cervelle que vous avez dérangée, ou je ne m'appelle pas François G...

— Vous crayez ça, vous, mon grand ami ! allons ! allons ! si vous ne l'aviez pas pus dérangée que moi, vous ériez core la fête au bon Dieu, avec nos anciennes fêtes et vous n'avez pus rin. Et si vous étiez de noute parti, vous voiriez que j'ai ben ma tête, car vous ériez assisté à la messe avec nous et à la procession.

— Écoutez! mettez que vous allez avoi des processions, je le veux ben, mais j'n'en crois rin, parce que c'est impossible.

Le père Heb. — Vous ne voyez donc pas, vous, compère G... que ces gens-là sont d'la petite église, et qui vont à la messe à M. l'abbé Martin, dans une chambre, chez les vieilles demoiselles Bellanger, (dans la Grande-Rue, à Mortagne), qui le retirent et l'y font sa pot-bouille.

— *Le père G...* — Quiens ! j'n'y pensais en vrai pas ; on m'a pourtant cornaillé ça dans les oreilles assez de fois, mais je trouve ça si bête, que ça ne vaut pas qu'on y pense.

Le père Héb... — Ah ! c'est ben bête en effet ; faut connaître pour en parler ; j'ai donné queuque temps dans c'te coterie-là, mais je n'ai pas été longtemps à m'apercevoir que c'était une girie qui n'avait pas le sens commun ; et quoique j'n'aie pas grand esprit, j't'ai bentôt laissé tout ça là pour reveni avec tout l'univai à l'église de Jésus-Christ.

Le père G... — Qui qu'c'est que ces gens-là qui vont là-dedans ?

Le père Héb... — Mon ami, c'est tous braves et honnêtes gens, bons et charitables, mais entêtés comme des mules et bornés comme des cruches; mais j'en ai compassion, car y sont à plaindre.

La mère Barbe. — C'est plutôt vous autres qui êtes ben bornés, de laisser la religion de noute seigneu, pour prendre celle de Bonaparte.

Le père Héb... — Écoutez, ma bonne femme, je connais ça un brin mieux que vous; j'ai été itout de la petite église; j'sais ce que M. l'abbé Martin vous dit, et c'est parce que sa religion est toute neuve que je l'ai laissé là, pour reveni à la grande église où qu'on enseigne core ce qu'on nous apprenait du temps que j'allains au catéchisme. — Voute M. Martin a biau dire que c'est la vérité, j'ai ben vu qu'il était ben loin par à côté; y veut avoi pus d'esprit à li tout seul que le pape, tous les évêques, les prêtres et tous les catho-

liques de l'univai; j'ai trouvé ça un brin trop fort de café; je connais ce bonhomme-là de vieille date; il est d'noute pays, et si il a jamais eu des défauts, ça n'a jamais été d'avoir trop d'esprit; il en est chargé comme les crapauds sont de pleumes.

Le père G... — Des gens de la Mesgnière m'ont dit à moi, que, quand défunt Mgr d'Argentré le fit prêtre, y dit qui serait bon à faire des enterrements; puis c'est tout. Les gens qui m'ont dit ça, connaissant l'homme comme leux pouchettes et ses père et mère itout.

Catherine, fille du père G... — Mgr d'Argentré connaissait ben M. Martin, car si cet homme-là avait pour deux yas de bon sens, il érait honte de se mettre comme ça au-dessus du pape, et de pus de cent mille évêques et prêtres qu'il y a dans l'univers; faut être fièrement orgueilleux; je ne sais pas comment que les bonnes gens qui

l'écoutent ne finissent pas par voir clai, et laisser radoter ce pauvre M. Martin tout seul.

Le père Héb... — Ah ! tu ne sais pas ça, ma Catherine ? eh ben ! j'vas te l'apprendre ; comme M. Martin connaît son faible et qui sait qu'il a affaire à un tas de bobillons, y leux dit comme ça : Mes amis, ne répondez pas quand on vous parlera de noute sainte église ; vous n'êtes pas assez éclairés ; on pourrait vous jeter de la poussière aux yeux, et vous mettre dans le mauvais chemin, comme on a déjà fait pour plusieurs ; n'écoutez point les concordatistes, ni leux prêtres qui sont dans l'erreur ; vous êtes dans la vraie église, que ça vous suffise ; vous savez que l'évangile dit : *beaucoup d'appelés, mais peu d'élus;* eh bien ! si nous sommes peu, c'est que nous sommes les élus. V'là comme y s'y prend, li, ce gaillard-là, et parce que M. Martin le dit, quoiq'ça n'ait pas l'ombre du bon sens, y faut le

croire, plutôt que tout l'univers. Aussi ces bonnes gens le crayent et le crairont toujours: voyez comme ces trois-là sont mécontents de ce que je dis que M. Martin se trompe; y voudraient ben se boucher les oreilles, mais y n'pourroient pus teni leux paniers, où y portent du beurre et du fromage à leur pape; y n'répondront pas un mot, allez; n'y a pas de danger; voyez le bonhomme et sa fille, y n'ont pas dit eune parole, car M. Martin les savonnerait; la mère Barbe est sûre d'avoir son carillon, lai, car y vont l'y conter que c'est lai qui est cause *des blasphèmes* de ce *rénégat* de père Héb...

Le père G... — C'est vrai, c'que vous dites-là; y ne répondant tout de même point; y voudraient ben être tirés d'avec nous, mais comme les *élus* doivent être pus patients que l's autres, faut qu'ils ayaint noute compagnie tout de même jusqu'à Mortaigne, et qu'on leux dise un brin la vérité.

Catherine. — Ah çà! mais, mon cousin, puisque vous étiez de la p'tite église, et que voute *pape* défendait d'écouter les catholiques et de lire leux livres, comment donc q'vous êtes r'revenu à la grande église?

Le père Héb... — J'vas te conter ça, p'tite cousine : d'abord ça ne me plaisait point que M. Martin nous défendît d'écouter les prêtres et les personnes de l'église catholique, et de lire leux livres; je me dis en mai-même : v'là un homme qui a peüx qu'on ne nous fasse voas clair; ce gaillard-là n'est point sûr de son affaire, car la vraie religion ne craint point qu'on l'examine; les prêtres de la grant église ne défendant point à leux paroissiens de parler avec ceux de la p'tite; c'est qui n'ont point peux qu'on leux montre qui sont dans l'erreu; si M. Martin me disait d'm'aller jeter dans l'iau, je ne voudrais point y obéi; ainsi puisqui requémande tant de ne dire mot de la

p'tite église, c'est qui craint qué n'se rap'tisse core davantage ; y a queuque chose là-dessous ; moi, j'en veux voas pus long ; faut que je save si j'ai tort ou raison d'laisser ma paroisse et tous les autres habitants pour aller tout seul me fourrer dans c'te chambre ; aussi j'en parlis à tout le monde ; on me dit de repasser ce que disait mon catéchime fait ben longtemps avant la révolution ; quand j'ai yu tout examiné, et comparé c'qui dit de la véritable église, avec celle de M. Martin, j'ai vu clair, comme deux et deux font quatre, que ça n'était pas là l'église de Jésus-Christ, et que j'étais ben à côté ; je n'en ai pas demandé davantage ; j'ai envoyé promener le pape de Mortagne avec ses deux ou trois brebis égairées, pour retourner au pape de Rome, avec tout le grand troupiau, et j'ai ben fait.

Le père G... — Ah çà ! qui que c'est donc que c'te p'tite église ; quoi qui faisant donc et qui disant donc là-dedans ?

Le père Héb... — Ah ! c'est tout d'un coup rin ; c'est un pauv' bonhommiau qui n'a jamais yu assez d'esprit pour être à la tête de la pus chétive paroisse, et qui s'est mis dans la boule qu'il en avait assez pour gouverner toute la terre : tout l'univai se trompe, et il a raison à li tout seul ; du reste y dit la messe comme nos curés, chante le même office, montre le même catéchime de Séez, et ce qui y a de pus drôle, c'est qu'il ne comprend pas la portée de ses paroles, et qui fait li-même le procès à son église ; y la bouscule de fond en fond.

Le père G... — Ça doit être drôle en effet ; mais est-y si borné que ça ? ne gouaillez-vous point un brin, vous, compère ? car vous êtes un jaseux.

Le père Héb... — Ma foi ! point en tout ; vous allez voas tout à l'heure si ça n'est pas clai comme le jou. Ainsi, par exemple, M. Martin apprend aux enfants qu'il instruit pour la première

communion, que l'église de Jésus-Christ est l'assemblée des fidèles unis ensemble par la profession d'une même foi, la participation aux mêmes sacrements et la soumission au gouvernement spirituel des évêques et surtout de not' saint père le pape ; et dans son église n'y a point de pape et pas un seul évêque.

Il enseigne que le pape, vicaire de Jésus-Christ sur la terre, est le chef visible de l'Église, et depuis 40 ans y ne reconnaît pus de pape : v'là donc l'église sans chef.

Il enseigne que n'y a qu'une seule et véritable Église, qui est l'Église romaine, parce que son chef est à Rome ; et ly qui est à Mortagne, prétend être le chef de la véritable Église.

Il enseigne que la véritable Église est sainte. Qu'il nous montre donc un seul saint dans sa petite église, qui ait fait des miracles comme dans la nôtre.

Il enseigne que la véritable Église

est catholique; c'est-à-dire connue et répandue dans tout l'univers ; et on ne connaît seulement pas la sienne dans la moitié de la France.

Il enseigne que la véritable Église est apostolique ; c'est-à-dire, fondée par Jésus-Christ, et par les apôtres, et qu'elle sera et a toujours été gouvernée par les papes, leurs successeurs, sans interruption depuis saint Pierre jusqu'à la fin du monde ; et y ne veut pas reconnaître de papes depuis 1801.

Il enseigne que l'Église doit durer jusqu'à la consommation des siècles, parce que Notre-Seigneur sera toujours avec elle; et la sienne va tomber *berdin l'envais* un de ces quatre matins avec li, puisqu'il est tout seul et qu'il a 80 ans, et qui n'ont point d'évêques pour en faire d'autres. C'te racine-là coupée, agueu la trogne ; elle n'tient pus que par là.

Il enseigne que la véritable Église a été visible dans tous les temps et dans

tous les lieux, et qu'elle le sera toujours, parce qu'autrement on ne pourrait pas la connaître pour pratiquer ce qu'elle enseigne ; et la p'tite église n'est point et ne sera jamais connue hors de France ; encore n'y a des gens de c'te secte-là que dans queuques départements.

Il enseigne que Notre-Seigneur a établi sept sacrements, et on ne peut en recevoir que cinq dans son église, puisque n'y a que les évêques qui peuvent administrer la confirmation et l'ordre, et que sa p'tite église n'a pas un seul évêque, et ne pourra jamais en avoir ; ainsi M. Martin une fois mort avec les deux ou trois vieux radoteux comme li, si y en a core, v'là donc l'église tombée et disparue pour toujours ; car pus d'évêques, pus de prêtres, pus de sacrements, pus d'instructions, pus d'offices, et par conséquent pus d'église. Ainsi, d'après ce vieux rabacheux-là, Notre-Seigneur en aurait menti, en pro-

mettant que son église durerait jusqu'à la consommation des siècles; j'érais core ben des affaires à vous dire, que ça n'en finirait pas, mais v'là assez pour vous faire voas que le pape de Mortagne est raide fou, et qui n'sait pas ce qui dit; ou que, si il le sait, il est ben coupable d'abuser aussi cruellement de la simplicité d'un tas de braves gens, assez faibles d'esprit pour craire et écouter ses rêveries.

Le père G... — Ah çà! mais vous parlez de tout ça mieux que d'aucuns curés; où donc que vous avez été prendre toutes ces affaires-là pour les défiler comme vot'chapelet? c'est joliment tapé, dame! tout ce que vous dites là, c'est clair comme le jou.

Le père Héb... — Parbleu! n'y a que faire de m'en savoi gré; j'ai li ça tant de fois, que je m'en ressouviendrai toute ma vie. Je fus consulter là-dessus défunt c'pauv' mossieu Desvaux, curé de Saint-Hilaire; y m'dit de reveni au

bout de huit jours, y m'donnit tout ça écrit sus un papier, pis me dit : si voute pape me montre que ce que ce qui est là-dessus n'est pas la doctrine de l'Église catholique, qu'on l'y a enseignée au séminaire, dites-li que je me rendrai itout d'la p'tite église ; mais comme je le défie de me dédire, je ne quitterai la grande église que quand Léon XII sera Huguenot, et ça ne sera pas core demain.

Madelon, fille du père Héb... — Mais mon père, qui que ces pauv' gens-là pensant donc ? quoi donc qui vont deveni, une fois leux bonhomme de pape taupé ? y vivront donc comme des animaux ? ou ben y seront trop heureux de reveni avec nous. Y n'font donc pas le moindre usage de leux raison, car si y ne voyent pas qui sont dans l'erreu, y sont capables de croire qui fait nuit en plein midi.

Catherine. — Mais y disent, à ce qu'on m'a dit, qu'ils avaient un jeune

prêtre pour remplacer M. Martin quand y serait mort; ainsi leux église n'est pas core prête de tomber.

Le père Héb... — C'est impossible ça, ma fille; ces gens-là, tu sais ben, ne v'lant point reconnaître de pape ni d'évêques depuis 40 ans; qui donc qui leux érait ordonné ce prêtre-là? ça ne pourrait être qu'un mauvais sujet, chassé de l'Église catholique, et qui se serait mis d'leux parti; encore y ne vaudrait rin suivant eux, puisqu'il érait été ordonné par un d'nos évêques, attaché au pape; ainsi c'est faux et cent fois faux. N'y a pas un seul évêque dans tout l'univai qui ne sait attaché au pape. Ainsi de queux pays qui vienne, y ne vaudrait rin; mais c'est des nunus qu'on t'a contés, va!

Le père G... — Encore quand y leux serait sorti un prêtre de dessous terre, c'est pas ça qui rendrait leux église catholique, apostolique, visible, universelle; c'est pas ça qui les mettrait à

même de recevoi tous les sacrements, puisqu'un simple prêtre ne peut ni confirmer, ni ordonner d'autres prêtres : Bah ! ça fait trembler des bêtises comme ça !

Madelon. — C'est ben triste tout de même, que ce vieux orgueilleux-là, qui ne veut pas reconnaître ses torts, entraîne des braves gens dans l'erreur, car je connais de ben bonnes gens dans Courgeoust, dans Saint-Germain-de-Martigny, dans Saint-Ouen et dans d'autres paroisses du voisinage, qui sont ben religionnaires, ben bons aux pauvres, ben obligeants, qui donnent dans ces rêveries-là, et ce que y a de pus désolant, c'est qui sont entêtés comme de vraies mules, et qu'on arracherait plutôt de l'huile d'un mur, qu'une parole de leux corps, quand on veut leux faire voas clai.

Le père G... — M. Martin leux érait mis un caguéna à la bouche qui n'érait pas mieux réussi. Regardez ces trois-

là. Mais ce que y a de pus triste là-dedans, c'est qui se perdant avec li.

Catherine. — Mais si y sont dans la bonne foi et qui crayaint ben faire?

Madelon. — Tu, tu, tu, tu, tu! des bonnes fois ça, comme j'en ai plein l'dos; y n'peuvent jamais y être; c'est par trop insensé; n'ont-y pas appris le catéchime de M. Lallemand, qu'on leux montre core, à ce que dit mon père; ça leux dit tout le contraire de ce qui font; pourquoi le font-y? pourquoi se crayent-ti pus instruits que tout le monde? j'avons-t'y pus envie de nous perdre qu'eux? sont-y pas à même de s'instruire tous les jous? Quand on ferme les yeux exprès et qu'on tombe dans un puits ou dans une marnière, on ne mérite pas être plaint.

Catherine. — Mais pisqu'i vont à la messe, à confesse, et qui recevant tous les sacrements, excepté la confirmation, est-ce qui ne pouvant être sauvés tout de même?

Le père Héb... — T'as donc déjà oublié ton catéchime, toi, Catherine? tu sais pourtant ben que hors l'Église catholique point de salut, quand l'erreur est volontaire; eh ben! l'Église à M. Martin n'est pas l'Église catholique; ça ne li ressemble en rin; toutes les fonctions qui fait sont nulles et sacrilèges.

Le père G... — Mais il a pourtant reçu le caractère de prêtre; ainsi y peut aussi ben marier, confesser et faire communier comme nos prêtres.

Le père Héb... — Eh! nenni, mon compère; y ne suffit pas d'être prêtre, faut core avoi des pouvoirs des supérieurs ecclésiastiques. Notre-Seigneur n'a-t'y pas dit à ses apôtres : comme mon père m'a envoyé, j'vous envoie, et personne n'a envoyé M. l'abbé Martin qui ne reconnaît ni pape, ni évêques au-dessus de li.

Madelon. — Quand même ses fonctions seraient bonnes, combên de

pauv' personnes qui meurent comme des animaux par sa faute; par exemple, comme y va jusque dans l'évêché du Mans, si deux personnes se trouvent attrapées de maladie subite et dangereuse à quinze lieues l'eune de l'autre, y ne peut pas être en même temps dans les deux endroits; faut toujours que l'y en ait eune qui meure sans sacrements, quand ça presse.

Le père G... — Ah ! c'est ben abominable en vérité; aussi je sais ben sûr qu'il éra une fameuse daubée par là-bas.

Catherine. — Pus on réfléchit à c'te p'tite église, pus on trouve que ça ne ressemble en rin à la véritable Église. Par exemple : si deux cousins-germains ou *remês de* germains, v'lant se marier dans cette église-là, qui donc qui donne les dispenses?

Le père Héb... — Mais c'est li, l' père Martin, puisqu'il est pape.

Le père G... — Joli pape de balle ;

qui donc qui l'a nommé? y sera pape quand j' serai roi de Prusse.

Catherine. — Faut core itout publier les bans pour savoir si y a d's empêchements quand on se marie ; et si n'y a personne de la paroisse des jeunes gens, dans la chambre à M. Martin, qui donc qui peut l'y révéler ça ?

Le père Héb... — Mais, mes pauvres enfants, si fallait passer en revue toutes les sottises de cet homme-là, ça n'en finirait jamais, par exemple : pour administrer les sacrements de baptême et d'extrême-onction, il a toujours fallu des saintes huiles et du saint chrême, consacrés tous les ans par les évêques le jeudi saint, comme M. Martin l'enseigne li-même ; où donc qu'il en prend li, depuis la révolution, puisqui ne reconnaît pas d'évêques depuis mil huit cent un? faut pourtant que ça sait renouvelé tous les ans.

Le père G.... — Il en a p'têtre toujours conservé d'anciennes?

Le père Héb. — Mettons qu'on ne fût pas obligé d'en changer tous les ans, comme ça s'est toujours fait dans l'Église catholique, il est impossible qu'il en ait core, ded'puis pus de quarante ans ; ou ben faudrait donc qu'on y en eût consacré un poinçon à la fois.

Le père G... — Ah ça ! les prêtres sont obligés d'aller souvent à confesse ; où donc que M. Martin va, li, puisqu'il est tout seu dans le pays ? s'il est pris de maladie, comme ça ly arrivera un de ces quatre matins, qui donc qui li donnera des sacrements.

Le père Héb... — Je crais ben qui n'va nulle part ; n'a-t'y pas que faire d'y aller, puisque les insensés ne péchant point ; car si c'ti-là n'est point timbré, ben sûr que n'y en éra jamais. Ah çà ! v'là que j'allons entrer dans la ville ; faut laisser aller ces pauvres gens-là qui enragent dans leux cuirs, et bouillant dans leux jus. Y vont avoi ben des distractions pendant leur office,

en pensant à tout ce que j'venons de dire.

Le père G... — Si ça pouvait donc leux ouvri les yeux et les ramener dans le bon chemin ; mais ouin ! ça ne pense point, ces gens-là ; à tort ou à raison ce que ça veut, çà le veut.

Le père Héb... — Ah çà ! contez donc à voute pape, tout ce que j'vous ai dit, et j'vous bârai un merle blanc si y peut se tirer d'affaire ; y vous dit q'vous êtes les élus, parce que y a dans l'Évangile : ben heureux les pauvres d'esprit ; mais y n'comprend pas mieux c't'article-là que les autres, car si y suffisait d'être borné pour aller au ciel, la confiarie serait *guantrement* grande ; il est vrai q'vous autres vous seriez en grade, car n'y a jamais yu personnes pus bouchées q'vous et voute pape, ded'puis le commencement du monde. Dites-li que c'est le père Héb..., son ancien paroissien, qui vous a *chergés* de li dire çà.

Le père G... — Ah çà ! faut leux don-

ner leux grâce et les laisser aller devant. Allons, mes braves gens, que le bon Dieu vous conduise et vous éclaire, car vous en avez furieusement besoin et voute pauv' pape tout le premier.

DROLE D'AVENTURE

Le père Héb... — Avant que d'entrer dans la ville, faut que je vous conte une farce qu'on a jouée à leux pape ; n'y a rin de pus vrai ; vous allez voas comme c'est drôle ; tardons un brin le pas. Ce pauvre bonhomme se trouvait dans eune ferme aux environs de Mamais (Mamers), où il était allé confesser la mère des fermiers, vieille entêtée comme toutes les bonnes femmes de la p'tite église. Comme il avait déjà fait près de cinq lieues dans la matinée, sus eune méchante haridelle presque aussi vieille que li, et qui allait d'un dur à décrocher les bouyaux, y se plaignit d'être échigné en arrivant. La bonne femme li dit : v'là qu'il est dix heures et demie ; on va vous apprêter voute dîner pour dans tras quarts d'heu-

re, une heure ; j'ai là un bon poulet, ça va vous racmoder un brin l'estomac, quand vous allez avoi mis un verre de vin par là-dessus.

— Ah ! merci, que dit le bonhomme, j'ai encore bien des personnes à voir, et il faut que je sois rendu demain à quatre heures pour faire un enterrement à Saint-Ouen, près Mortagne ; j'vas seulement prendre une bouchée de pain avec un peu de vin, et quand je vous érai entendu, j'vas aller entendre la famille de monsieur... au village de S..., y faut absolument que je parte.

— « Tout ça c'est bon ; mais, maître, à votre âge et avec tant de fatiques, faut pourtant vous soigner, car vous êtes noute dernier pasteu ; qui que j' deviendrons quand l' bon Dieu vous éra rappelé ? j' serons comme de pauv' oas égairés. Les gens, yoûs que vous allez, sont malheureux ; y ne pourront vous bailler qu'un brin de

pain bis et de fromage ou deux ou trois œufs; ça n'est guère ragoûtant pour un homme de vout' âge et de vout' état. Tenez, y m'vient eune idée; j'allons rémédier à ça.

— Eh bien! si elle est bonne, il faut la suivre, dit M. Martin en riochant.

— Si elle est bonne! mais n'y a pas de doute qu'elle est bonne; faut pas aller à l'école *d'un saint homme* comme vous, pour en avoir de mauvaises.

— Quelle est donc cette heureuse idée?

— Eh ben! v'là ce que j'ai pensé, puisque vous n' pouvez pas nous faire l'honneu de dîner avé nous, j' vas fourrer ce bon poulet-là dans voute bissa; il est pleumé et effondré tout prêt; n'y éra pus qu'à le faire routir quand vous serez arrivé; y va cuire pendant que vous entendrez voute monde. »

Le bonhomme de pape de Mortaigne, ben pus fériand que noute Saint-Père de Rome, dit à la bonne

femme : vraiment, vous êtes une ben brave femme ; c'est une inspiration de l'esprit que vous avez eue-là ! — Vous entendez ben que cet esprit-là n'est pas le Saint-Esprit, à moins que ça ne fût c'ti-là de la p'tite église. La bonne femme, contente du compliment, enveloppe la volaille dans deux ou tras grandes feuilles de chou qu'elle attache avec du fil à coudre, puis elle fourre ça dans le bissac à M. Martin qui était sus un coffre ; après ça, elle passit dans la chambre à côté, pour être à confesse : ah oui ! mais c'est pas là le biau du jeu ; la bonne femme crayait être toute seule à la maison, et que personne ne l'avait vue donner l' poulet ; elle se trompait, la pauv' vieille, car le charretier qui était dans l'écurie à côté et qui ne faisait point de bri, regardait par un p'tit trou de la porte, et avait vu tout faire et mettre dans le bissa. Quand la bonne femme fut renfermée pour sa confession, l' gas cou-

rut dire au maître qui était dans la grange, à mesurer du bled : dites donc, maître ! vous n' savez pas !

— Non ! quoi donc qu' y a ?

— Ah ! eune drôle d'affaire, allez ! v'là voute belle-mère qui a mis le gros coq jaune dans le bissa au vieux M. Martin, pour qu'il aille le manger chez les Desn... à Suré ; si vous v'lez me laisser faire, j' vas li jouer eune jolie farce à ce vieux friand-là !

— Vraiment ! elle l'y a fourré not' gros coq jaune qu'elle a tué avant-hier ; ça ne me convient poin en tout, moi, des affaires comme ça ; elle viderait ben la maison pour son vieux rabâcheux ; ainsi, joue-li ta farce ; mais qui q' tu vas li faire comme ça ?

— Tenez, v'là ce que j'ai pensé : vous savez ben, la vieille chatte grise qu'est quervée mardi, et qu'est dans le fossé drière la maison ?

— Oui.

— Eh ben ! j'vas l'aller chercher,

l'envelopper dans les feuilles de chou, et la refourrer dans le bissa à la place du coq. Faut-y pas autant q' vous en ayez l' profit comme ce vieux bobillon-là ?

— T'as raison, mon gas Jean ; c'est ben deviné tout de même ; y a des gens d'pus d'esprit que tai qui n'éraient pas déniché c't'idée-là. Dépêche-toi avant qui n'ayint fini ; j'allons le manger à souper, et t'en mangeras ta part; j' te le promets ; j'allons ben rire, va !

Ce qui fut dit fut fait : le gas quitte ses sabots pour ne point faire de bri, et arrange si adraitement son affaire, que M. Martin et la bonne femme ne s'aperçurent de rin ; la besogne achevée, l' pape remet son vieux surplis dans le bissa, sans penser à d'aut' chose ; y l'attache derrière la selle, remonte sus sa rosse, et remercie core la bonne femme avant de parti ; enfin v'là mon bonhomme en route. Quand il arrivit dans le village où qui devait

dîner, il était eune heure et demie; comme n'y avait point d'écurie, il attache son cheva dans la petite cour, à un preunier; la femme de la maison l'y apporte une gironnée d'herbes, qu'elle avait serrée le matin pour ses trois biques; car dans les environs de *Mamais* (Mamers), les pauvres gens qui n'ont pas le moyen d'avoi des vaches ont tertous des biques. Quand M. Martin fut entré à la maison, et qu'il eut dit d'où qui venait, ces bonnes gens li dirent : « Vous avez sûrement dîné, mossieu le curé? y faisait milleu dans c'te maison-là qu'ici, car j' n'avons rin de bon à vous offri; noute mouyen ne l' permet pas; mais on vous érait fait une amelette avec deux tras œufs, et ça qu'éré été d' ben bon cœu tout de même.

— J'ai bien été invité de dîner, mais je n'ai pas pu accepter, le temps me presse; il faut que je sois demain à quatre heures à Saint-Ouen-de-Séche-

rouvre, pour une inhumation ; au reste, que ça ne vous inquiète pas ; on m'a donné mon dîner à apporter ; j'ai là une petite bête dans mon bissac , nous allons la manger ensemble ; faites seulement un peu de feu ; ça sera cuit dans une heure, tandis que je vous entendrai.

— Ah ! si n'y a que ça, dit le maître, c'est ben facile à faire ; allons, Louison, ma fille, va chercher de la bourrée et fais un bon feu. Ah çà ! qui que c'est que c'te petite bête ? comment faire teni ça pour rôti, car j' n'avons point de rôtissoire ici ; noute pus grand fricot, c'est du fromage, des légumes ou des œufs. Ça va-ti pouvoi s'accrocher au bout d'eune corde avec un p'tit crochet.

— Vous allez voir ça tout à l'heure, dit M. Martin, en tirant son paquet de feuilles de choux ; « voyez comme c'est pesant ! »

— Ah ! oui, mais qui fut ben sot en

développant le paquet, quand, au lieu d'une petite bête sans pleumes, mon bonhomme trouve une grosse bête à poil qui l'y grinçait les dents, et qui, par sus le marché, puait comme une rage ; ce pauvre brave homme restit hors de li-même, et crut que le diable s'était mis de la partie, car il est assez fin pour ça ; puis, n'y a pas besoin d'être ben fin pour attraper le bonhomme.

— Ah ! çà mais ! dit le maître, c'est-ti c'te petite bête-là qu'on vous a fait cadeau ? Vous avez là un drôle de goût : un chat quervé ! Ah ! que ça pue ! C'est une infection ! J'en devions manger not' pa, mais j' vous r'mercions ben !

— Pour moi, dit la femme, j'aimeras mieux mouri de faim que de toucher à ça ! C'est un tour qu'on vous a joué, mon pauv' mossieu l' curai ; n'y a pas de bon sens ! Y a des gens si malins dans c't' église Bonapartiste !

— Mes enfants, dit ce pauv' pape,

faut que l'esprit malin se sait mis de la partie, car les *vrais fidèles* sont plus exposés à ses traits que tous les autres : je ne conçois rien à ça ; la bonne maîtresse Lau... m'a mis en ma présence un très beau poulet, tout prêt à rôtir, dans mon bissac ; nous n'étions qu'elle et moi dans la maison ; personne n'y est entré pendant que je la confessais ; ainsi, ne peut y avoir que l'esprit de ténèbres qui ait métamorphosé ma volaille en chat crevé. Oui ! c'est le démon qui veut entraver mon ministère ; c'est une nouvelle preuve que nous sommes bien avec le bon Dieu, et que notre église est la seule véritable. Il faut accepter cette humiliation et nous en réjouir : c'est le partage des *Élus* ».

— Quoique M. Martin calomniât le diable qui n'était pour rien dans la farce, — car le pauv' bonhomme est trop bon diable lui-même pour que celui d'enfer li cherche niche, — la calomnie fut cependant acceptée comme vérité :

M. Martin l'avait dit, et comme y ne peut pas se tromper, n'y avait pas l' pus p'tit mot à dire.

— « Allons, dit la mère, fais du feu tout de même, Louison ; on va fricasser des œufs à mossieu le curai, y va faire pénitence avec nous ; c'est une nouvelle perle à sa couronne ; faut ben qu'noute *Saint-Père* nous montre un brin l'exemple, pendant que j' l'avons core, car après li qui que j' deviendrons. J' ne retrouverons jamais son pareil sus la terre, car on n'en fait pus de comme ça ».

Tout extravagué de la métarmorphose de son *damné* coq, le pape de Mortaigne fut obligé de se contenter de tras œufs de cane, d'un peu de pain bis et de picace pour son dîner. Y n'fit pas grand bri pendant le repas, et ses pauv'paroissiens, tout en le plaignant du vilain tour qu'on lui avait joué, avaient bien d'la peine à s'empêcher de rire quand y pensaient à c't'endévée

petite bête qu'on avait été obligé d'enfouir dans un trou, tant qué puait. Au bout d'un quart d'heure, le dîné fut couru; le bonhomme entendit ses tras paroissiens, remonta sur sa bidoche; pis le v'là parti, et point gai en tout. On a tré-ben ri en mangeant le coq l'soir à la ferme; la vieille bobillonne fit les cent coups, mais pus elle se fâchait, pus on riait.

Quand on donne à c't'heure queuque friandise au bonhomme, il a toujou ben soin de prendre son bissa avec li; y ne le laisse jamais traîner sus les meubles, et prend toutes ses précautions pour que l'diabe n'li mette pus de chats *quervés*.

Arrivés au faubourg Saint-Eloi, vis-à-vis le pensionnat, le père G... dit : « Ah çà! j'n'allons pas avoir grand' messe annuit, nous autres, mais en v'là eune qui sonne à Noter-Dame, et j'en vas profiter; quand les temps seront pus heureux, on nous remettra p'têtre noute belle fête au jeudi, faut espérer! »

Le père Héb... — La différence n'est toujours que de deux jours de retard avec le temps passé; et pis l'église qui n'a establi c'te fête-là que 1200 ans après Not'Seigneur Jésus-Christ, a ben droit de la retarder ou de l'avancer à son gré, puisque c'est lai qui l'a érigée ; elle avait déjà ben supprimé les fêtes des apôtres et plusieurs autres avant le concordat, et on ne l'en blâmit point: c'est-ty pas la même chose ; d'ailleurs Not'Seigneur ne ly a-ti pas promis d'être avec lai jusqu'à la consommation des siècles, et que les portes de l'enfai ne prévaudraient point contre elle; ce qu'elle a fait est donc bien fait; et c'est aux bons chrétiens de s'y soumettre : v'là comme j'pense, moi! et je crai que j'ai raison; car je me sai laissé dire, que si le pape Pie VII et les évêques ne s'étaient point entendus avec Bonaparte, il érait establi la religion protestante en France; queux malheu que ça qu'érait été.

Le père G... — Ah çà ! dites-moi donc pourquoi que M. Martin a l'air de se cacher comme dans la Terreur ? personne n'li dit pourtant rin ; y peut ben aller en plein jou sans crainte.

Le père Heb... — Ah ! c'est pour se donner de l'importance et singer les prêtres persécutés pour la foi, et s'attacher ses bonnes gens. Pis d'un autre côté, il est comme le chat-huant avec les autres oiseaux ; il a honte de se montrer en jou, tant ses momeries sont ridicules.

Le père G... et sa fille. — Allons, au revoi, cousin Heb..., et la cousine, car vous ne venez sûrement pas à Noter-Dame avec nous, à la messe de mossieu l'abbé Bailly.

Le père Heb... — Non ! car j'ai eune personne à voas tout de suite ; j'allons aller à neuf heures à l'hôpita, à la messe de mossieu l'abbé Bouvier.

Le père G... — Allons, si par hasa

j'nous retrouvons, j'allons nous en retourner ensemble ; bon courage et bonne chance.

L. J. Fret.

NOTA. — Nous garantissons l'authenticité de cette histoire, surtout la métamorphose du poulet en chat (1).

(1) D'après les renseignements qui nous ont été communiqués sur la *Petite Église* par plusieurs personnes dignes de foi, la métamorphose du poulet en chat est arrivée dans une ferme de la commune de Chemilly, canton de Bellême (Orne).

L'IMPOSTEUR

OU

LES AVENTURES DU MÉDECIN NOIR

dans le Perche, et les départements de l'Orne et de l'Eure en 1842.

HISTOIRE CONTEMPORAINE (1)

Un sot trouve toujours un
plus sot qui l'admire.

Il s'est passé dans nos contrées, en 1842, certains faits qui démontrent, avec la dernière évidence, combien le peuple, dit des lumières par excellence, offre de ressemblance, sous le rapport de la crédulité, avec ses pères du neuvième siècle, temps de la plus crasse ignorance et de la plus stupide barba-

(1) Ce récit historique a été publié par l'abbé Fret, dans le *Diseur de Vérités*, pour l'an de grâce 1844.

rie. Un nommé Charles Lemoine, né à la Ferrière-au-Doyen, près Moulins-la-Marche, arrondissement de Mortagne, au département de l'Orne, est le héros de ce drame comi-tragique. Né avec les penchants les plus vicieux, qui se développèrent avec l'âge, soupirant après le bien-être matériel, avide de jouissances physiques ; voulant en un mot forcer la fortune à lui procurer ses faveurs, sans toutefois qu'il lui en coûtât le moindre effort, ni faire trêve à ses habitudes de paresse et de gourmandise, cet individu, loin de voir se réaliser ses rêves dorés, tomba pour ses méfaits entre les mains de la justice, qui l'envoya savourer les délices du bagne à Brest. Sorti des galères plus vaurien encore qu'auparavant, de nouvelles prouesses firent remettre en cage l'inapprivoisable oiseau. Ennuyé de la solitude forcée où l'avaient réduit ses premières théories, notre héros, rendu à sa liberté première, crut devoir

prendre une autre marche pour arriver à ses fins. Sans rien changer au fond de son système, il changea seulement la forme ; ne voyant rien à faire en usant des moyens ordinaires ou naturels aux industriels de sa trempe, il se transporta dans une autre sphère, et, pour se mettre à l'abri de l'atteinte des hommes, il en appela au surnaturel et résolut de se dire l'envoyé du ciel. Comme tel, mais oubliant toutefois que l'habit ne fait pas le moine, il revêtit un costume *de couleur noire*, et se fit médecin, sans autre instruction ni diplôme que celui qu'il s'octroya lui-même. Pourvu de la science infuse, passé prophète, thaumaturge consommé, éclairé d'en haut sur tous les mystères et secrets de la nature, qu'avait-il besoin de la vaine science des hommes ! qu'étaient d'ailleurs auprès de lui les plus fameux docteurs de l'Europe entière ? Il va donc sans crainte commencer sa mission et faire

jouir son pays des merveilleuses recettes dont le *ciel l'a gratifié*.

La petite commune de Brullemail, canton de Courtomer, à deux lieues ou à peu près de Moulins-la-Marche, fut le théâtre où débuta notre merveilleux personnage. Monté comme feu don Quichotte, sur un fougueux coursier du prix de sept francs cinquante centimes, cherchant comme le premier, non pas des moulins à vent à combattre, des preux à pourfendre, mais des hommes à guérir, son heureuse étoile ne tarda pas à lui fournir clientèle. Un bon cultivateur du pays, monté sur un cheval de prix, se trouve à sa rencontre. Le teint blême de cet homme, l'air de souffrance empreint sur ses traits font aisément découvrir au *personnage céleste* que ce malheureux mortel a bien besoin de son secours.

Il l'arrêta donc au passage et le dialogue suivant s'établit entre le prophète et le malade :

— Vous m'avez l'air malade, mon bon ami ; je ne sais si je me trompe, mais je crois en être sûr.

— Pardé ! Mossieu, vous ne vous trompez pas, car j'suis ben souffrant et je viens du médecin.

— Quel est le médecin qui vous traite ?

— Mossieu, c'est M. Chouippe.

— Ah ! c'est M. Chouippe !

— Oui.

— M. Chouippe est bien un bon médecin, mais la nature de votre maladie surpasse ses connaissances et celles de tous ses confrères ; moi seul dans l'univers ai le pouvoir de vous guérir, parce que je suis l'envoyé du ciel et que rien ne m'est inconnu ; comment appelle-t-il votre maladie ?

— Dame ! Mossieu, je n'en sais trop rin, car ces messieurs-là ont de si drôles de termes que le diable n'y connaît goutte ; c'est impossible de retenir ces mots-là ; tout ce que je sais,

c'est que je souffre ben, et que je ne *guaris* pas vite.

— Parbleu ! ce n'est pas surprenant ; eh bien ! je vais vous le dire, moi, le nom de votre maladie ; elle est extrêmement dangereuse, c'est une *karinjopégie de la platère du kavaros interne*, et si vous n'êtes pas secouru promptement, dans deux heures, vous ne serez plus de ce monde ; rendez grâce au ciel de m'avoir rencontré.

Hélas ! Mossieu, qui q'vous me dites là !

— La vérité, mon ami, et pas davantage.

— Ah çà ! puisque vous connaissez si ben mon mal sans que je vous aye rin dit, et que vous êtes un envoyé du ciel, pourrez-vous me guérir, vous ?

— Oui, très facilement, mais il n'y a pas de temps à perdre, si toutefois vous voulez consentir à faire mon remède.

— Hélas ! qui qu'on ne ferait pas

pour se sauver la vie ! Voute remède est-il ben difficile à faire ?

— Pas beaucoup, mais c'est un sacrifice, et puis, c'est un peu dégoûtant.

— Faut que le sacrifice soit ben grand et que le remède soit ben sale pour que je ne me décide pas ; qui q'c'est, dites, Mossieu ?

— Mon ami, voilà : Votre karinjopégie est un mal qui glace tout le sang dans les veines ; elle est en bon train chez vous ; il faut donc vous réchauffer de suite, et pour cela tuer un cheval dans la peau duquel vous vous envelopperez.

— Diable ! tuer mon pauvre cheval qui vaut bien 600 francs, c'est bien dommage ; un moins cher ne ferait-il pas l'affaire tout de même ?

— Si fait, mais vous n'en avez pas là et il n'y a pas de temps à perdre ; tenez, nous allons tuer le mien en place, il est de moindre prix, et je prendrai le vôtre ; nous nous arran-

gerons du prix quand vous serez une fois guéri, car je viendrai vous revoir.

— Ah ben ! Mossieu, ça m'arrange mieux comme ça, car le vôtre ne vaut guère cher et ça ne sera pas tant dommage.

On immola aussitôt la rosse du prophète ; dès qu'on l'eut dépouillée, tant bien que mal, la peau du quadrupède enveloppa le corps nu du bipède, qui, doublement bête, se mit au lit ainsi accoutré, en attendant sa guérison.

Le faux Hippocrate, souhaitant bonne chance à sa dupe, enfourche le cheval du bon paysan, et tout ébahi de son heureuse rencontre, va continuer ailleurs le cours de ses *miracles*.

Il nous faudrait un volume entier pour raconter les diverses prouesses de ce vil imposteur; mais comme la place nous manque, et que d'ailleurs la plupart de ses odieuses jongleries se résument en scènes indécentes et d'une turpitude à faire monter le rouge

au front le moins pudique, nous nous bornerons à quelques tours de sa façon qui lui ont valu la détention qu'il subit maintenant dans les prisons d'Évreux.

Les communes de Soligny, Lignerolles, Laigle, Rugles, Chaise-Dieu, le Theil, Bois-Arnaud et plusieurs localités de ces contrées, virent passer tour à tour le prophète de nouvelle fabrique, non pas à pied et prêchant la pénitence, comme les anciens apôtres, mais perché sur le cheval volé, faisant bon marché de la mortification et ne recommandant rien moins que la privation des plaisirs sensuels. Aussi, malgré ses prédications, malgré son diplôme d'envoyé de Dieu, malgré ses promesses d'opérer de nombreux miracles, les habitants de ces communes lui refusèrent leur confiance, attendant pour se rendre, que ce prophète eut donné des preuves évidentes de son apostolat, en opérant quelque prodige. Outré de cet endurcissement, le prophète secoua

la poussière de ses bottes, contre cette gent incrédule et alla chercher ailleurs des cœurs mieux disposés. Arrivé à Chéronvilliers, canton de Rugles (Eure), il fut là dédommagé de ses nombreux déboires. La moisson lui parut mûre, il résolut donc d'y mettre la faucille. Sa première visite fut chez une bonne vieille à laquelle il s'annonça comme un être venant du ciel et n'ayant rien de commun avec les faibles mortels qui habitent ce globe de boue, ce monde, théâtre journalier d'afflictions, de misères, de souffrances de l'âme et du corps. Il venait tout exprès du céleste empire pour soulager tous les maux, guérir toutes les maladies, même les plus incurables, et faire disparaître toutes les misères attachées à l'infirmité humaine aussi promptement que la nuit disparaît à l'aspect du soleil. Il engagea donc la bonne vieille à faire promptement part de cette heureuse nouvelle à tous ses concitoyens. La

bonne femme émerveillée voulut se prosterner aux pieds de l'ange *volant* sans ailes, mais il l'en dispensa. Dans l'espace de quelques heures, la commune entière était instruite de la présence de l'homme prodige.

Notre apôtre improvisé commença bientôt sa mission. A défaut de malades, il sut bien s'y prendre pour n'en pas manquer d'imaginaires. C'était justement ce qu'il lui fallait pour démontrer aux plus incrédules l'efficacité de ses remèdes, qui toujours atteignaient leur but. Il s'adressait de préférence aux personnes du sexe et parfois aux hommes, quand leur physionomie niaise semblait lui promettre le succès. Voici comme il s'y prenait quand il avait toisé une personne et jugé de son esprit à sa mine ; il lui disait :

— Mon cher enfant, ou, ma chère enfant, vous êtes malade.

— Mais non, Mossieu, je ne le suis pas ; du moins je ne souffre de nulle

part, et, Dieu merci, je bois, mange, dors et travaille ben !

— Oui, jusqu'à ce moment ; mais je vois, moi, que vous êtes bien malade ; vous portez en vous le germe d'un mal qu'on appelle *peridiocratie rabifolante.* C'est une de ces maladies inconnues jusqu'à ce jour à vos médecins ordinaires, et qu'un homme éclairé d'en haut peut seul deviner. Beaucoup de personnes en meurent ; dès que ce germe se développe, c'en est fait de la personne ; le foie se dilate effroyablement, la rate s'allonge et devient dure comme une corde à puits, le cœur s'oxydule, et dans cinq secondes il faut partir pour l'autre monde ; toutes les morts subites ne viennent que de là, et si vous ne me croyez pas, vous n'avez que le temps de faire vos billets d'enterrement.

— Je ne sens pourtant rin dans le dedans du corps ; c'est drôle ce que vous me dites là.

— Mais, malheureux, si vous sentiez, ce serait votre coup de mort ; ce germe *peridiocratique* pette à travers la *synocrate* du cœur comme un coup de pistolet et la mort suit le craquement.

— Ah çà ! mais c'est donc terrible ; je n'avais jamais de ma vie entendu parler de ça.

— La raison en est simple ; le vulgaire des médecins ignore les trois quarts des vraies maladies de l'homme. Il faut être comme moi, initié à tous les mystères de la *carpocratie* humaine, pour découvrir en simple germe dans l'intérieur du corps la présence de cette terrible *kariatase,* qui fait, hélas ! tant de victimes chaque jour, même au sein de la capitale, et qui emporte souvent les plus fameux médecins eux-mêmes, malgré leur prétendue science.

— Ah çà ! pouvez-vous me guarir ?

— Sans doute, mon ami, mais il était grand temps.

— Hélas ! que j'suis-ti hûreux q'vous seyez v'nu par ici ; j'étais flambé, pourtant ! Ah çà ! qu'eux remède faut-t'y faire ? faut vous y mettre tout de suite.

— Mon ami, le principal remède m'a été indiqué par l'archange *Noma-Kébleth*, qui préside à la médecine ; c'est une plante merveilleuse nommée la *rapoligryphique* des grandes Indes ; elle croît uniquement sur les bords du fleuve *Manitoubouri*, et n'est apportée en France que par les hirondelles, qui s'en servent parfois pour faire éclore leurs œufs, dont les petits sortent difficilement, quand la mère a été prise pendant la ponte d'une maladie d'oiseau qu'on nomme la *kolcorithe*, et que les hirondelles gagnent dans les Indes.

— Mais vous ne trouverez point ici de cette herbe-là ; faudra donc que je périsse.

— Rassurez-vous, mon enfant, le

ciel a bien des secrets, et il n'est point de mal qui n'ait plusieurs remèdes dans tous les lieux du monde ; certains animaux peuvent suppléer aux plantes. Avez-vous des lapins ?

— Si n'faut que ça, ça n'est pas rare ; si on n'en a point, on peut s'en procurer ; mais qu'est-ce qu'un lapin peut me faire ? ça ne va point dans les Indes ça, et ça ne mange que des choux et l'herbe du jerdin.

— C'est précisément ce qu'il me faut, et je réponds d'arrêter le mal, d'en faire périr le germe et de vous guérir radicalement. Le lapin est un animal *zopitique* qui digère certaine herbe de nos jardins, commune, quoique peu connue, et que l'archange m'a montrée en m'enseignant sa propriété merveilleuse. Le suc de cette herbe, nommée *kermirithe bleue,* passe du fiel du lapin dans les petits filaments de sa peau, et, appliquée toute chaude sur les parties malades, cette peau opère les mêmes

merveilles que la *rapoligryphique* des Indes, excepté que l'effet est moins prompt, mais il n'y a plus de danger de mort. Ainsi, faites tuer trois lapins, les plus gros possible et les plus gras ; appliquez-vous deux peaux bien chaudes sur l'estomac et une sur le ventre, en ayant soin que la tête soit du côté de la poitrine, et non pas en bas ; puis vous êtes sauvé et à l'abri de tout danger. Je réponds de votre vie comme de la mienne.

Pour mieux s'assurer de l'exécution de ses ordres, le faiseur de miracles présidait lui-même à l'assassinat des lapins, plaçait les peaux et emportait ensuite la chair des victimes qu'il dévorait à ses repas. Cette opération répétée sur bien des niais, qui, bien entendu, se trouvaient radicalement guéris d'un mal qu'ils n'avaient pas, valut au *Médecin noir* une réputation colossale ; chacun des adeptes cria au *miracle*. On mettait la mort au défi ; il

fallait vendre le cimetière, et le pauvre curé de la paroisse pouvait mettre sa marmite à l'encan ; plus d'enterrements, plus de services, partant presque plus de casuel ; à quoi bon en effet une marmite quand on n'a que du pain sec à manger ? Les *guéris* étaient donc aux anges ; mais une idée noire, comme leur médecin, venait altérer leur jubilation. Quand on apprendra tant de miracles par les journaux, à coup sûr on ne laissera pas un si habile personnage dans une bicoque comme not' Charonvilliers ; à coup sûr la capitale voudra nous l'enlever, car le roi et ses ministres, et tant d'autres grosses têtes qui ne sont pas plus friandes de mourir que nous autres, voudront l'avoir à leur tour ; ils donneront *pus chai* d'ergent et je serons perdus. D'ailleurs, le curé fera ce qu'il pourra pour le dégoûter de rester ici, où il li coupe l'herbe sous le pied ; comment donc que j'nous y prendrons ?

L'alarme était donc des plus grandes. Le *saint homme* averti les rassura promptement en leur adressant dans une réunion *ad hoc* l'allocution suivante :

— Plus d'alarmes, mes chers enfants ; mon séjour au milieu de vous n'aura pas d'autre terme que celui de votre volonté. Envoyé du ciel pour rendre heureux ceux qui croiront en moi et seront fidèles à ma doctrine, n'ayant que du mépris pour l'or et les honneurs, bornant mes seuls désirs aux premiers besoins de l'homme, la nourriture et le vêtement, que vous pouvez facilement me fournir, je serai votre père, votre sauveur, votre protecteur, et vous serez mes enfants ; aucune puissance humaine ne pourra me ravir à vous, mais à la condition expresse d'une foi entière à mes paroles et d'une obéissance aveugle à ma volonté ; me le promettez-vous ?

— Oui, je ferons tout ce que vous nous demanderez.

— Croyez-vous en moi comme en Jésus-Christ ?

— Oui.

— Me regardez-vous comme un citoyen d'en haut, un être ayant toute puissance sur le ciel et la terre, la vie, la mort, les éléments, en un mot comme ayant la puissance de Dieu en main ?

— Oui.

— Alors, trouvez-vous demain tous en cette maison, vêtus de vos plus beaux habits, et avec les bijoux que vous pouvez avoir ; arrivez au commencement de la nuit, et j'organiserai nos assemblées, et contracterai avec vous une alliance éternelle ; surtout qu'on ait soin de tenir prêt un bon souper, et que mes fidèles ne disent point aux profanes où ils se rendent, ni pour quel objet, car c'est important.

— Tout se fera comme vous le dites et personne ne manquera.

— Allons ! bien, ainsi soit fait ; à demain 9 heures du soir.

Le lendemain, à l'heure dite, l'assemblée des élus ou fidèles du *nouveau Dieu*, composée de deux hommes et d'une quarantaine de personnes du sexe, vêtues de leur costume le plus cossu, avec colliers au cou et anneaux au doigt, se trouva dans la maison désignée. Alors, pour marque de l'indissoluble alliance entre la divinité de la Ferrière et ses adoratrices, elle exigea de chacune d'elles la remise de son anneau nuptial ou autre, que le tout-puissant, en redingote râpée, inséra dans tous ses doigts depuis la paume de la main jusqu'à la naissance des ongles. Ceci étant fait, on procéda à l'organisation d'un culte en parfaite harmonie avec la nature du Dieu, et ses habitudes, et ses doctrines ; pour simplifier les cérémonies, autant que possible, il fut décidé que le sacrifice se réduirait à l'immolation de lapins, de volailles, et, dans les grands jours, à l'holocauste de veaux ou de moutons

qui, bien entendu, ne seraient pas exclusivement destinés comme chez les juifs et les païens à la nourriture des sacrificateurs, mais principalement à repaître les entrailles de la divinité toujours équipée d'un excellent appétit. Après chaque repas, la fête devait se terminer par une procession, où chaque assistant porterait en main, comme symbole significatif de sa nouvelle profession, non pas un cierge ou un flambeau, s'il vous plaît, mais quelque chose de mieux approprié aux besoins des initiés dans la circonstance... chacun devait porter en main un certain vase... non pas un vase de fleurs, ni un vase à parfums ; c'était tout bonnement, je me hâte de vous le dire, car votre sagacité, cher lecteur, n'irait jamais jusque-là, c'était un vase de nuit vulgairement appelé *pot de chambre ;* les choses une fois réglées, tout allait à merveille, les *miracles* de tout genre s'opéraient chaque jour, les

bosses s'aplanissaient, les myopes croyaient voir clair, les infirmités de tout genre menaçaient enfin d'abandonner le pays, quand un malencontreux éclopé vint gâter la sauce et renverser de son olympe le Jupiter bas-normand, arrêter ses processions, anéantir son culte, et stupéfier la foule de ses adorateurs.

Voici comme la chose arriva ; une pieuse zélatrice, une sainte de la façon de l'homme merveilleux, une adoratrice à la foi la plus vive dans sa puissance et ses doctrines, rencontra, un jour de sacrifice, un mendiant estropié ne marchant qu'à l'aide de béquilles : belle découverte pour rehausser la gloire de son Dieu en augmentant le catalogue de ses prodiges. Elle adressa donc au pauvre boiteux cette allocution :

— Vous êtes bien affligé, à ce qu'il paraît, mon pauvre homme, puisque vous ne pouvez marcher sans béquilles,

vous êtes bien malheureux; mais si vous voulez me croire, vous serez bientôt guéri, et vous n'aurez pas plus besoin de béquilles que moi; vous marcherez comme dans votre pleine santé.

— Ouin! vous vous fichez de moi, la maîtresse; je serai guéri quand je serai dans le cimetière et jamais avant.

— Foi d'honnête femme, je vous dis la vérité; ça ne dépend que de vous de ne plus boiter et vous serez guéri quand vous voudrez.

— Dans ce cas-là, le plus tôt sera le mieux; mais qui donc me guérira? je n'ai pas de quoi payer de médecins.

— Ça ne vous coûtera de rin; trouvez-vous ce soir à 10 heures dans telle maison, vous allez y trouver un saint homme, un envoyé du ciel qui guérit tous les maux imaginables, tant vieux et tant grands qu'ils soient; il a déjà fait ici tout plein de miracles; quand il voit un malade, il le guérit tout de

suite, dans deux ou trois minutes, *broust!* c'est fini.

— Ah ben! merci, ma bonne maîtresse; dans ce cas-là, je ne vas pas manquer de me trouver à 10 heures dans la maison que vous me dites.

Fidèle à la consigne, le boiteux arrive au rendez-vous fixé; à son grand étonnement, il trouve le dieu assis à une table copieusement servie, les doigts rayonnants de l'éclat des anneaux et bagues d'or et d'argent, et entouré de ses fidèles serviteurs et servantes, partageant avec lui les joies du festin. — Celui-ci, non informé de la nouvelle besogne qu'on lui réservait, demande au profane quel est l'objet de sa visite. Il répond qu'il vient à son sanctuaire réclamer la guérison. Grand embarras pour notre jongleur; mais refuser la partie eût été avouer son ignorance et faire éclipser le prestige qui l'entourait. Il promit donc au malade sa prompte assistance, tout en lui déclarant qu'un

envoyé du ciel pouvait seul tenter semblable guérison, car le mal qui le minait était du nombre que ceux que l'homme ne pouvait connaître ; la cause de son clochement n'étant rien autre chose, selon la révélation du grand archange *Noma-Kebleth*, qu'une *thermosyrie-emphatique du partérion des clopintes-aglhimachiques*, mal humainement incurable. Pour se débarrasser du malencontreux et importun pèlerin, le dieu se mit vite à l'œuvre ; il ordonne d'abord au boiteux de s'asseoir, lui fait avaler un demi-verre de liqueur; puis chacune des prêtresses entourent le personnage divin, remplissent avec ardeur leurs fonctions ; les unes enlèvent prestement les anneaux de ses dix doigts, les autres relèvent les manches de sa redingote, d'autres débarrassent le mendiant de ses haillons, d'autres lui ôtent ses béquilles ; enfin, tout étant prêt de part et d'autre pour l'exécution du prodige, le dieu

se met en devoir d'opérer; il prononce d'abord ces mystérieuses paroles : *Lasgaroth, Aphonidos, Palakier, Tondenos, Arpagaron, Alennor, morigasis veniator sarabaniæ. Amen.* Puis il frotte vigoureusement les reins, les cuisses, les jambes, les côtes, etc., du malade; puis lui versant un second demi-verre de liqueur qu'il lui fait avaler, il prononce : *vous êtes guéri! Tapracos, Carilecon, Embaralos codec!*

— Attendez donc que je voie! Ma foi, dit-il, en remuant les jambes, *Tapracos*, tant que vous voudrez, mais je ne me sens point mieux.

— *Vous êtes guéri, vous dis-je.*

— Moi, je vous dis que je suis comme auparavant; je me sens ben peut-être! Je suis si bien guéri que je ne pourrai pas bouger sans béquilles; qu'on me les donne, et qu'on m'habille ou je vas rester-là toute la nuit. — R'habillez ce mortel et donnez-lui ses béquilles; malgré qu'il en dise, il est guéri.

— Je ne suis pas pire qu'auparavant, mais je ne suis pas mieux itout.

— Votre mal est passé, mais vous ne vous sentez pas ; demain vous irez comme un cerf.

— La liqueur est passée, mais le mal est resté ; demain j'irai comme un cerf à qui on a coupé le jarret, à la bonne heure, mais pas autrement.

— Allez-vous-en, incrédule ; votre manque de foi empêche le résultat de mes bienfaits.

— Allons, bonsoir la compagnie, et merci de la bonne liqueur que vous m'avez donnée ; ça m'a réchauffé un brin l'estomac et donné du courage pour aller chercher un gîte.

Notre imposteur s'empressa de réparer, dans l'esprit de ses dupes, l'échec que venait de subir sa réputation d'homme à miracle, en disant que le défaut de foi du boiteux avait totalement paralisé l'effet des remèdes, vu qu'on ne pouvait jamais être guéri

sans croire aveuglément dans l'envoyé du ciel; cette mauvaise excuse eut tout le succès attendu, *et le saint homme* ne perdit rien de son crédit pour le moment.

Cependant l'heure de la justice approchait. Moins discret que les pauvres pécores fascinées par ce vil histrion, le mendiant fit part de son aventure à l'hôte qui lui donna l'hospitalité; le maire de la commune, éclairé enfin sur les odieuses jongleries et sur l'infâme manège de ce charlatan escroc, impudent, corrupteur effronté de la morale publique, résolut de mettre un terme à ses turpitudes et de délivrer le pays de ce fléau.

Instruit de cette détermination dont il redoutait les suites, *le divin personnage* avertit ses chers disciples, qu'il allait s'absenter pour quelques courts instants, et fixa un jour où, dans une cérémonie gastronomique, il les verrait une fois encore avant son absence.

Chacun à l'ordinaire fut fidèle à la consigne; mais cette fois les libations en l'honneur du Dieu furent si copieuses, le vin circula avec tant d'abondance que la raison de l'envoyé d'en-haut, resta complètement noyée au fond du verre. La métamorphose fut telle, que le prétendu Dieu n'était même plus un homme, tant il était abruti. Incapable de se tenir debout, les yeux à l'envers, la face bouleversée, il débita tant de propos stupides, tant d'obscénités révoltantes, qu'un de ses disciples, indigné d'avoir été le jouet d'un être aussi méprisable, sortit à l'instant, bien résolu à trahir son maître. Il alla directement au domicile du magistrat de la commune, lui traça le tableau fidèle de la scène hideuse dont il venait d'être le témoin, avec tant d'énergie que le maire sans plus tarder, se décide à mettre ordre à d'aussi criants scandales. Convoqués par lui sur-le-champ, plusieurs hommes de la garde natio-

nale se rendent en armes à la mairie; le magistrat prend son écharpe et se dirige vers le temple du moderne Bacchus; on en cerne l'enceinte, et le chef municipal ordonne, au nom de la loi, de lui ouvrir la porte. Le propriétaire du local refuse l'entrée de sa maison; le *prophète* qui n'avait pas prévu cette visite nocturne, est informé du danger qu'il court; cette foudroyante nouvelle dissipe les fumées du vin et fait évanouir l'ivresse. On frappe, on insiste, la terreur du *dieu* redouble; il cherche une issue pour se dérober aux poursuites, mais tout est inutile, les portes et les fenêtres sont gardées; il se tâte le pouls pour dénicher un miracle, il voudrait s'envoler par la cheminée, mais sa puissance ne va pas jusque-là; tout ce qu'il put faire fut de s'introduire au grenier, où sa présence fut devinée. Toute la nuit, on fait bonne garde, et dès que le soleil se montre à l'horizon, un garde national monte au repaire du

fugitif, avec un sabre à la main; le *dieu* menace de lancer la foudre sur le téméraire qui n'en poursuit pas moins sa tâche. Pris dans ses derniers retranchements, l'oracle s'écrie d'une voix tonnante : « Arrête ! misérable, je suis l'envoyé de Dieu, et si ta main me touche, elle va se dessécher.

Si ma main se desséche, elle se rassouplira. Si tu es l'envoyé de Dieu, moi je suis l'envoyé du diable, et ses petits diablotins t'attendent au bas de l'échelle. » Alors notre gaillard saisit le *divin personnage*, le force à descendre de son obscur sanctuaire, et six diablotins ou gardes nationaux l'empoignent pour le conduire à la gendardarmerie de Rugles. Notre charlatan, à bout de pièces, eut encore l'impudence de dire à ses alguazils : « Vous voilà six pour me conduire, mais trois d'entre vous ne reverront pas leur demeure; vengeresse de la divinité outragée dans ma personne, la mort va

parmi vous frapper trois victimes. On ne tint point compte de ses menaces, et l'infortuné *dieu*, arrivé à Rugles, fut conduit par la gendarmerie dans les prisons d'Évreux. Le tribunal du lieu instruisit son affaire, et condamna sans crainte ni révérence l'envoyé du ciel à habiter trois ans les ténèbres de la terre.

Il est très probable qu'après tant de mésaventures essuyées sur notre globe, l'envoyé du ciel, rendu à la liberté, adoptera un juste milieu. Si le système des voitures aériennes vient à réussir, il pourra essayer de nouveaux miracles en l'air. Attendons.

Notre amour pour la vérité, nous fait un devoir d'instruire nos lecteurs, que plus des trois quarts des habitants de Charonvilliers ont méprisé cet imposteur, et se sont ri de ses farces burlesques; quelques têtes faibles seulement ont donné dans le piège. Il n'en a pas été de même à Brullemail où il a compté

un grand nombre de dupes, aujourd'hui honteux comme des renards pris par des poules.

Un mauvais poètereau, aussi *habile* en fait de chansons que *le médecin noir* en fait de miracles, a voulu chanter les aventures de ce dernier. Outre les turpitudes dont il a sali le papier, sa prétendue poésie n'a ni mesure, ni rime, ni raison ; nous lui dirons donc à notre tour comme ça :

Poète rimant sur ce ton,
Mérite place, mérite place,
Poète rimant sur ce ton,
Mérite place à Charenton.

L. J. F. 6 juin 1843.

LE DISEUR DE VÉRITÉS EN JUGEMENT

SCÈNE DONT LE FOND EST HISTORIQUE

Personnages :

Horace SOUILLARD, jeune dandy du temps, accusateur.

MM. CHRÉTIEN, père, défenseur.
Théophile CHRÉTIEN, fils, suppléant.
Amédée CHAPELIN, assistant.

La scène se passe dans une petite bourgade de l'arrondissement de Mortagne, à cinq lieues nord de cette ville, en novembre 1840. Nous changeons les noms propres et supprimons la profession de l'accusateur, pour ne pas blesser la singulière susceptibilité de certaines personnes qui ne voulant pas voir que les fautes sont personnelles, voient un corps entier attaqué quand on met au jour les sottises ou le ridicule d'une personne appartenant à la profession qu'ils exercent. (*La scène se passe un dimanche soir*).

Souillard. — Bon soir, tout le monde.

(1) Cette scène a été publiée par l'abbé Fret dans *le Diseur de Vérités* pour l'an de grâce 1842.

Chrétien, père et fils. — Bon soir!

Souillard. — Diable! te voilà bien occupé, Théophile. Qu'est-ce que tu lis donc là avec tant d'ardeur, qu'on t'entend du milieu de la rue; est-ce un roman nouveau?

Théophile. — C'est du nouveau, en effet, mais ce n'est pas un roman; les romans sont des fables, et ça, c'est des vérités bien pommées qui m'amusent beaucoup. Tiens, regarde le titre : c'est l'Almanach du Perche, *le Diseur de Vérités*, que j'ai acheté mardi à Laigle.

Souillard. — Comment! Théophile, c'est là ce fameux livre qui t'amuse tant? A ton âge, avec de l'esprit et du bon sens comme tu en as, t'amuser à lire les niaiseries de cet Ostrogoth de Champs! Je ne te conçois pas; as-tu envie de te faire capucin?

M. Chrétien, père. — Pourquoi ça donc, s'il vous plaît? Quel mal trouvez-vous donc, mon maître Souillard, à lire un petit ouvrage local, plein de naïves

vérités, et approprié à toutes les intelligences? Quant à moi, malgré mes soixante ans, je le lis tous les ans avec un nouveau plaisir.

Souillard. — Vous appelez ce méchant pamphlet : *Diseur de Vérités?* Ah! bien, en voilà d'un autre; dites donc plutôt *diseur d'absurdités,* et je vous comprendrai; c'est tout au plus bon pour quelques paysans imbéciles ou quelques vieilles bigotes; mais pour des hommes instruits, c'est vraiment pitoyable de s'amuser à ça!

M. Chrétien.— C'est si bien *le Diseur de Vérités,* que ceux qui se sentent morveux ne peuvent le lire sans être mouchés, et comme ça te leur serre le nez aussi dur que dans un étau, n'y a pas de danger qu'on les y repince. Je gage que tu en as lu un, hein!

Souillard. — Ah! pardié, j'ai lu le premier. Comme on disait que son Histoire du Perche n'était pas trop mal, je crus tout bonnement qu'il en serait de

même pour l'almanach, mais je t'en f..., je n'ai jamais rien lu de si sot et de si cruche.

M. Chrétien. — Moi, je l'ai lu aussi, car je les ai tous les quatre, et je suis certainement loin de partager ta manière de voir et tes ridicules préventions. Dans quel article as-tu donc déniché ces absurdités dont tu parles?

Souillard. — Parbleu! dans sa fameuse scène *du Dîner des jours gras.* Y a-t-il rien de plus bête, par exemple, que d'aller dans un repas, où l'on ne se réunit ordinairement que pour rire, s'amuser, se respecter, faire disputer si sottement ces hommes de campagne avec un jeune médecin qu'il a fait assez bête pour répondre à leurs sottes questions? Y a-t-il rien de révoltant, par exemple, comme de lui faire demander du catéchisme, lui faire répondre des bêtises et quitter la table couvert de confusion, et.....

M. Chrétien. — Un instant, s'il vous

plaît, calmez-vous un moment. Que voyez-vous donc d'invraisemblable là-dedans? Avez-vous fait attention que le jeune médecin, invité par hasard, avait le premier manqué aux convenances sociales en blessant ses hôtes et convives dans l'endroit le plus sensible, je veux dire : la foi de leurs pères, qu'ils professent et révèrent : et comme ces braves gens, avec leur gros bon sens, savent qu'on ne doit pas parler de matières étrangères à ses connaissances, ils voulurent, en demandant du catéchisme au jeune dandy, le convaincre par lui-même qu'étant étranger aux premiers éléments de la religion, il ne devait pas blasphémer ce qu'il ignorait, et changer de conversation. Qu'y a-t-il donc là-dedans qui ne soit conforme à la plus saine raison?

Souillard. — Comment! un médecin qui ne sait pas les premiers mots de son catéchisme ; allons donc!

M. Chrétien. — Ça vous surprend ça, monsieur Horace? il n'y a cependant pas de quoi. Que me répondriez-vous donc, si je vous disais que je connais, moi, des jeunes gens qui se vantent d'avoir fait toutes leurs classes, et qui ont coûté à leur père leur pesant d'argent, sans être cependant en état, avec toute leur science, de répondre aux premiers éléments du Catéchisme?

Souillard. — Je dirais que je n'en crois rien.

M. Chrétien. — Cependant j'en connais plus de vingt-cinq de cette trempe, et sans aller plus loin, je citerai M. Souillard fils, ici présent.

Souillard, rougissant. — Vous croyez ça, vous, mon brave homme?

M. Chrétien. — Je le crois et j'en suis sûr. Il ne tient d'ailleurs qu'à mon interlocuteur de me convaincre de mensonge et de calomnie, en répondant juste aux petites questions que je

vais lui adresser, s'il veut le permettre.

Souillard. — Vous! me demander du Catéchisme! me croyez-vous donc assez bête pour répondre à de telles questions?

M. Chrétien. — Non; à la manière dont vous le prenez, je vois au contraire que vous avez assez d'esprit pour ne pas nous rendre témoins de votre ignorance et de votre bêtise.

Souillard. — Ah ça! voulez-vous que je vous dise? je ne suis point venu ici pour entendre les bêtises, les cafarderies et le jargon absurde et ridicule de ce méchant hareng-saur de Champs; ainsi, laissons ça là; c'est du fanatisme, et puis voilà tout.

M. Chrétien. — Comment appelles-tu l'auteur? un hareng-saur, dis-tu? S'il faut en juger par la couleur, le hareng-saur ne serait pas M. Fret, mais bien son détracteur; regardez-moi donc cette face ridée, ce front plissé à vingt-deux ans, ce crâne dégarni de poils; ne di-

rait-on pas qu'il est son propre grand-père? sa peau défigure-t-elle cette panerée de coings que voilà?

Souillard. — Vous êtes bienheureux que je vous estime, dame! monsieur Chrétien; autrement ça ne se passerait pas comme ça; vous vous fâchez à tort; moi, je ne vous dis point d'insultes; vous pensez d'une manière et moi d'une autre; chacun est libre.

M. Chrétien. — Moi, j'aime la vérité; c'est pourquoi je te la dis, et je préférerais que tu me dises des injures à moi-même, que de te déchaîner contre un homme absent, qui ne t'a jamais fait de peine ni à qui que ce soit, et qui n'est point là pour se défendre; c'est bas et déloyal.

Souillard. — Je conviens qu'il ne m'a jamais rien fait ni rien dit, car je ne lui ai jamais parlé, quoique je l'aie vu deux fois; mais pourquoi ne s'occupe-t-il pas à dire son bréviaire, plutôt que d'attaquer dans ses méchants

pamphlets des gens qui ne lui disent rien non plus?

M. Chrétien. — J'ai lu les quatre almanachs du Perche, et avec beaucoup d'attention, et je n'ai jamais trouvé aucune attaque qui puisse le moins du monde offenser les personnes même les plus susceptibles. Le vice, l'impiété, le libertinage y sont seuls attaqués, voilà tout; c'est-là non seulement le droit du professeur de morale par caractère, mais encore de tout honnête homme, de tout citoyen ami de la patrie. Toujours il est permis de ridiculiser le vice, et d'en signaler la laideur et je serais bien fâché pour mon compte que l'auteur de l'Almanach se fût borné à dire seulement son bréviaire. Je voudrais, au contraire, voir paraître un *diseur de vérités,* à chaque saison de l'année.

Souillard. — Eh bien! moi, je trouve déjà que c'est beaucoup trop d'un de ces *attrape-nigaud,* que vous nous don-

nez pour *diseur de vérités ;* en vérité, monsieur Chrétien, je ne vous conçois pas de vous amuser à lire ce radotage.

M. Chrétien. — Moi, je conçois très bien la haine que ce petit livre t'inspire ; comme il n'y a que la vérité qui choque, et qu'il y en a là-dedans de dures à digérer pour les cœurs dépravés, tu ne peux guère lire avec plaisir la satire mordante de ta conduite : si ta conscience ne te reprochait rien, que tes mœurs fussent aussi pures qu'elles sont déréglées, tu t'amuserais comme moi et comme tous les honnêtes gens, à lire cet opuscule qui n'a rien que d'attrayant.

Souillard. — Que trouvez-vous donc d'attrayant dans ce bavardage sempiternel? dans ce jargon, où respirent à chaque page la bigoterie et le fanatisme les plus insupportables ? c'est bon pour des imbéciles ou des enfants de dix ans; mais un homme de goût, un homme sérieux, rejettera toujours ces

niaiseries comme indignes d'occuper un esprit tant soit peu solide.

M. Chrétien. — Écoute, écoute, mon petit bonhomme ! nous ne sommes point là gens de trop ; je te vais dire tout à l'heure le fin mot, et expliquer le mystère de ton antipathie. Si l'Almanach du Perche, au lieu de stigmatiser le vice et d'en mettre à nu les plaies hideuses, avait adopté une marche tout opposée, et qu'émule des Voltaire, des Meslier, et autres écrivains éhontés, qui ont prostitué leurs plumes et leurs talents, à préconiser le crime, à encenser la volupté, à débiter des blasphèmes, des infamies qui font monter le rouge au visage tant soit peu pudique, loin de te faire comme tous les gens tarés, le détracteur furibond de ce petit ouvrage, tu en dévorerais les pages, et t'en constituerais le plus chaud prosélyte, et le plus ardent défenseur ; mais comme le libertinage et les passions abjectes s'y voient hon-

teusement flétries, tu ne vois dans ce livre qu'un ennemi irréconciliable et un importun censeur ; de là vient ton antipathie et ta haine contre son auteur. La main sur la conscience, si tu en as une, conviens que j'ai deviné juste ; car on vous connaît, beau masque.

Souillard. — Ah çà ! mais dites donc, père Chrétien, savez-vous que vous m'échauffez les oreilles, avec vos beaux compliments ; pour qui me prenez-vous donc ? apprenez...

M. Chrétien. — Je n'ai rien à apprendre sur ton compte ; je n'en sais malheureusement que trop, mon pauvre garçon.

Souillard. — Que savez-vous ? voyons !

M. Chrétien. — Je sais que tu es un franc polisson, que ta conduite est infâme et que tu es dépravé jusque dans la moëlle des os ; voilà ce que je sais à n'en pouvoir douter ; je sais, qu'après avoir coûté des sommes énor-

mes à ton pauvre père, pour te *faire* des études qui n'ont contribué qu'à te pervertir davantage, tu le fais mourir de chagrin, par tes débordements qui minent peu à peu les ressorts de son existence, et le conduisent au tombeau. Je sais que, loin d'utiliser ces sacrifices, tu en augmentes la somme tous les jours, en faisant dans les tripots, les cafés et les billards, des dépenses considérables qu'il est obligé de payer pour ne pas te voir traîner dans les prisons.

Souillard. — Ma conduite ne vous regarde pas, vous n'êtes pas mon père, après tout.

M. Chrétien. — Non, grâce à Dieu, je ne le suis pas, et si je l'eusse été, tu ne serais pas ce que tu es. Je t'aurais plutôt enfermé comme un chien au pain et à l'eau, jusqu'à parfait changement. J'ai là un fils que j'aime beaucoup; mais Dieu sait que je préférerais mille fois le voir porter en terre tout à

l'heure, que d'avoir la douleur de le voir t'imiter ; et pour lui en ôter l'idée, je lui défends encore en ta présence, de jamais s'affroquer de ta personne, et de gens de ton calibre, sous peine de perdre l'amitié de son père, et à toi, mon jeune homme, de jamais remettre les pieds chez moi, tant que tu ne changeras pas de conduite. Théophile lira le *Diseur de Vérités,* et mettra sa morale en pratique, et toi, tu iras lire Meslier où tu voudras ; surtout que je ne te revoie pas ici.

Souillard. — Mais vous, père Chrétien, qui vexez tant les autres, vous n'avez pas toujours été si scrupuleux ; on connaît vos petites fredaines dans votre jeune temps, mon bonhomme.

M. Chrétien. — Qu'appelles-tu mes fredaines? jeune impudent. Apprends que mon père n'a jamais eu à rougir de moi, que je n'ai jamais de ma vie déshonoré ses cheveux blancs ni contristé son cœur. Sans doute dans ma

jeunesse j'ai aimé le plaisir ; un jeune homme ne peut vivre comme un ermite ; mais les divertissements auxquels je me suis livré ont toujours été décents, purs et honnêtes. J'ai toujours respecté la religion et les mœurs ; et j'ose te porter le défi, de trouver, à dix lieues à la ronde, une seule personne qui puisse démentir ce que j'avance, tandis que toute la commune, ton père et ta famille, les premiers, pourraient confirmer ici les reproches que je t'adresse, entends-tu? les oreilles commencent à m'échauffer bien fort.

Souillard. — Que vous êtes un terrible homme, Monsieur Chrétien ; quelle colère pour deux ou trois mots d'un méchant almanach ; après tout, je ne vous empêche pas de vous régaler de ces babioles tant qu'il vous plaira; c'est votre goût, moi, ça n'est pas le mien, voilà tout.

M. Chrétien. — C'est mon goût, parce que j'aime la vérité et tout ce

qui peut détourner du vice et faire aimer la vertu; je ne suis, au reste, pas le seul qui aime ce petit ouvrage, éminemment moral et populaire ; malgré ce que tu appelles des babioles et qui sont de grandes vérités, mises à la portée de toutes les intelligences, cet almanach a l'honneur d'être admis par milliers dans toutes les familles, amies de la vertu, depuis le château jusqu'à la chaumière : notre libraire, pour sa part, en a vendu plus d'un mille.

Souillard. — Ils sont donc bien cachés; car partout où j'ai été, je n'en ai pas vu un seul, ailleurs qu'ici.

M. Chrétien. — Sais-tu pourquoi? c'est que tu ne fréquentes que des gas de ton calibre, qui haïssent autant cet almanach, que les honnêtes gens l'estiment. Quant à moi, je l'ai vu dans plus de vingt-cinq maisons du voisinage, qui s'en amusent autant que moi ; car ce sont des familles sans tache, qui ne s'y trouvent point attaquées ; mais pour

ceux qui ont à refaire sur leur coche, j'en ai déjà trouvé plusieurs comme toi qui le maudissent, parce qu'ils se reconnaissent dans les personnes vicieuses qui y figurent.

Souillard. — Que le petit Curotin prenne garde de se faire donner une roulée ; ça pourrait bien lui arriver un de ces quatre matins, plutôt que cent pistoles de rente, pour lui apprendre à attaquer qui ne lui dit rien.

M. Chrétien. — Faut-il avoir fait des études et dépensé à son père une dizaine de mille francs pour déraisonner à ce point? Peut-on concevoir une frénésie semblable, contre l'auteur d'un ouvrage qui n'a rien que d'instructif, d'utile et d'inoffensif. Dis-moi donc où tu vois la moindre attaque contre aucun particulier ; tous les personnages de ses scènes de mœurs, sont tous noms supposés ; c'est le combat de la vertu contre le vice ; quel mal y-a-t-il à cela? les honnêtes gens, loin de s'en fâcher, l'esti-

ment; il n'y a donc que le libertin et le polisson qui le décrient. Alors qu'ils changent de conduite, ils ne s'y reconnaîtront plus, ou du moins qu'ils le laissent de côté; mais menacer un homme pour faire son devoir, en cherchant à détourner ses concitoyens de mal faire, c'est le comble du délire et de la frénésie. Je ne te croyais pas encore abruti à ce point. Pauvre garçon! que ton malheureux père aurait bien mieux fait de faire de toi un laboureur, honnête homme comme lui, que d'aller dépenser une partie de sa fortune pour t'élever au-dessus de ta sphère et de faire de toi un libertin, au lieu du grand homme qu'il espérait.

Souillard. — Après tout, ce que j'en dis, c'est histoire de plaisanter; s'il n'est frappé que de ma part, il n'aura jamais rien à craindre, il peut marcher jour et nuit.

M. Chrétien. — A la bonne heure donc! car une semblable idée ajoutait

encore à la mauvaise opinion que j'avais de toi ; car aller frapper un homme, pour chercher dans un livre qu'il compose, à détourner ses frères du vice qui les rend malheureux, pour les ramener au bonheur en les rappelant à la vertu, ce serait être plus scélérat qu'un voleur de grand chemin, qui n'assassine les hommes que pour avoir leur argent.

Souillard. — Vous êtes toujours terriblement mortifiant, Monsieur Chrétien, car je ne crois pas vous avoir jamais fait de peine pour me traiter aussi sévèrement, quand je viens vous voir honnêtement.

M. Chrétien. — Personnellement parlant, tu ne m'as jamais fait de peine ; mais tu m'en fais beaucoup, en forçant ton pauvre père à maudire le jour où il t'a donné la vie, en faisant mourir à petit feu un homme qui est mon ami, et que tu récompenses si mal d'avoir compromis sa fortune pour faire ton

bonheur ; car ça m'arrache les entrailles, d'entendre sangloter ce pauvre cher ami, quand il vient déposer dans mon sein ses amères douleurs, de se voir si maltraité, si méprisé, si humilié, par un gueusard qui est l'opprobre de son nom et la honte de sa famille entière ; il y a longtemps que je te devais cela ; je suis bien aise, que tu m'aies fourni l'occasion de décharger mon cœur, et de te dire ma façon de penser.

Souillard. — Vous auriez pu me la dire, d'une manière un peu plus honnête et moins humiliante ; ce n'est pas par des sorties semblables que l'on corrige un homme, allez !

M. Chrétien. — J'en conviens ; aussi n'était-ce pas mon intention, mais toi-même tu as provoqué cette bordée, en cherchant à vouer au mépris et au ridicule, un livre respectable, avec son auteur et ses lecteurs, que tu avais l'air de traiter de cafards, d'imbéciles et d'hypocrites, lorsque tu devais t'ex-

primer autrement ; en me voyant attaqué collectivement, j'ai été révolté de ton impudence ; la moutarde m'a monté au nez, tu as allumé la mèche et le coup est parti. Ah çà! pourrait-on savoir le sujet de ta visite.

Souillard. — Je venais chercher Théophile pour nous amuser un peu ce soir, mais...

M. Chrétien. — Mais tu n'oses plus le demander, n'est-ce pas? Eh bien ! tu as raison, tant que ta conduite sera la même, Théophile ne te fréquentera jamais, ou nous serions deux ; l'exemple de ton père me servira de leçon. Mon fils ne sortira qu'avec moi ou avec des jeunes gens d'une conduite irréprochable. Théophile ne fréquentera ni cafés, ni cabarets, ni billards, tant que j'existerai ! car c'est là l'école du libertinage. Je ferai pour lui ce que mon père a fait pour moi. Je ne l'empêche pas de s'amuser, ni même de jouer une partie de billard, mais je voudrais

connaître les maîtres, et choisir les maisons ; l'accompagner, ou du moins ne le laisser aller qu'avec des personnes dignes de confiance et bien famées ; s'il voulait faire autrement, je lui casserais plutôt bras et jambes ; j'aimerais mieux n'avoir point d'enfant, ou le nourrir estropié, que d'avoir un mangeasson ou un débauché, qui ferait la douleur de ma vie, et l'opprobre de mes vieux jours.

Théophile. — Vous n'avez que faire de craindre, allez, papa ; je ne suis pas assez sot pour aller dépenser dans une soirée l'argent que j'ai bien du mal à gagner dans ma semaine ; on ne manque pas à quoi l'employer, sans aller le jeter à certains tripoteurs pour ruiner ma santé et compromettre mon honneur. Ces divertissements-là n'ont jamais été et ne seront jamais de mon goût ; j'ai plus de plaisir à lire ma scène d'almanach qu'à tous les billards du monde.

M. Chrétien. — Bien, mon fils ! voilà ce que j'attendais de toi ; suis l'exemple de ton père et de ton grand-père, et tu t'en trouveras toujours bien.

Théophile. — Allons, Horace, assieds-toi, je vais finir ma scène ; tu vas voir que ça va t'amuser.

Souillard. — Allons, amuse-toi donc, je te souhaite bon courage ; quant à moi, je veux profiter de ma jeunesse, et je t'avoue qu'il me faut d'autre amusement que des sermons ; je te croyais un autre caractère que cela. Bonsoir, Théophile.

M. Chrétien. — Et moi, je n'aurai donc rien ? Bonsoir donc, M. Souillard, et surtout n'oubliez pas ce que je vous ai dit.

(Souillard sort en fermant violemment la porte, et Théophile recommence sa lecture).

Le fils Chapelain. — Bonsoir, M. Chrétien et votre compagnie.

La compagnie. — Bonsoir Amédée.

Le fils Chapelain. — Diable ! qu'avez-vous donc dit à ce fameux Souillard ; il s'en va en démillionnant contre vous ; il traite M. Chrétien de bigot, de chouan, de jésuite et autres termes semblables, et Théophile d'oison et d'hypocrite.

M. Chrétien. — C'est que je lui ai donné une savonnade qui en valait la peine ; il n'aime pas le *Diseur de vérités*, et le père Chrétien lui en a poussé de plus rudes dans une heure, que les quatre almanachs n'ont jamais fait.

Le fils Chapelain. — Ah ! bien, c'est donc ça ; mais parler à ce gas-là, c'est bien des paroles perdues, allez ! c'est un libertin fini ; il n'y a rien à en espérer de bon ; autant se battre le derrière contre une brique, que de chercher à le ramener ; ça ne fera jamais qu'un bandit. Dans la peau mourra le renard.

M. Chrétien. — Je le sais bien, mais c'est égal ; je suis bien aise de lui avoir poussé mon affaire tout de même, et

fait connaître ce que je pensais de lui.

Le fils Chapelain. — Qu'est-ce que tu lis donc là, Théophile ?

Théophile. — C'est l'almanach du Perche, *le Diseur de vérités.*

Le fils Chapelain. — Tiens ! y ne paraît pourtant jamais qu'à la Saint-André. Est-ce que tu l'as déjà ?

Théophile. — Oui, je l'ai acheté mardi chez M. Lemercier, à Laigle ; je le vis affiché à sa porte, ça m'y fit penser.

Le fils Chapelain. — Ah ! bien, je le prendrai mardi, car ça me fait crever de rire. De quoi parle-t-il donc cette année ?

Théophile. — Assieds-toi et écoute ; je suis environ la grande scène, je vais recommencer.

Le fils Chapelain. — Non, comme c'est bien long, continue où tu en es resté ; puisque je l'achèterai, je reprendrai au commencement.

Théophile alla jusqu'à la page 83.

On en resta là pour le souper. Amédée fut invité et accepta. M. Chrétien lui raconta au long sa dispute avec Souillard, ce qui le fit beaucoup rire. Après plusieurs réflexions réciproques sur les suites de l'impiété et de l'inconduite, sur le danger des mauvaises compagnies, on se quitta à onze heures pour s'aller coucher.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Imprimerie de N.-D. de Montligeon.

Bibliothèque Percheronne et Normande.

Cette Bibliothèque comprendra :

1° Toutes les *Scènes de Mœurs Percheronnes* et la *Pèlerine Percheronne* de l'abbé L.-J. Fret.

2° Les biographies de personnages célèbres de l'Orne et du Perche, des *Mémoires* inédits sur le Perche et la Normandie et des *Notices* sur plusieurs villes et communes du département de l'Orne

Voici les titres des quinze premiers volumes de la *Bibliothèque Percheronne et Normande :*

1° Un Dîner de Famille au Perche pendant les jours gras.
2° La Galette des Rois au Perche.
3° Le Bouquet de Famille.
4° Les Avocats de Village.
5° Une veillée au Perche.
6° Le Pape de Mortagne.
7° L'Aubergiste honnête homme.
8° Une Soirée villageoise au Perche.
9° Le vrai patriote au Perche.

10° Un Conseil de Fabrique au Perche dans une paroisse de campagne.

11° La Pèlerine Percheronne, Normande et Beauceronne.

12° La Bonne Femme et les Vieux Saints de Saint-Mard-de-Réno.

13° Le Tyran de Village ou le Mauvais Maire peint par lui-même.

14° Variétés Percheronnes. — Fêtes populaires. — Mœurs et Usages des campagnes du Perche et contrées limitrophes.

15° Notice Littéraire et Biographique sur l'Abbé Fret, Curé de Champs, Auteur des Chroniques Percheronnes du *Diseur de Vérités*, etc.



